

REVUE DE PRESSE

LOU

DE MICKAËL
PHELIPPEAU



« *Rageuse interprète au regard conquérant, Lou Cantor campe ici son propre personnage en autofiction: c'est foudroyant comme une danse de guerre, de grimaces, de cris libérateurs sur des barricades de révolte.* »

Geneviève Charras

L'amuse-danse !



"Lou"

Gare à Lou!

Mickaël Pheilpeau surprend, toujours!

En compagnie de Lou Cantor il brosse un portrait magnifique d'une femme qui danse et raconte sa vie d'interprète, fan et amoureuse de danse baroque, immergée dedans dès l'enfance!

Dans une danse qu'elle va tracer au sol comme une partition singulière, elle bouge poignets et mains avec délectation et sensualité, énumérant les "pas graves", emboîtes, piqués, coupés en opposition, en paroles, puis sifflements. En sweet-shirt signé "Lou" de dos, elle prend ses repères, ses marques selon la notation chorégraphique, en fluo, au sol tracée. Elle arpente, fait le compas, précise, nette, vive en géomètre de sa danse très codée. Jeu de marelle distingué dans de belles surélévations baroques sur demies pointes. De chaussettes glissantes, elle enfle de vraies chaussures dédiées à sa spécialité, la grâce aux poing, toujours. C'est en marcel jaune qu'elle évolue sur de la musique baroque de son enfance: elle évoque alors son père chanteur et sa mère qui vient sur scène lui passer sa vraie parure de danseuse: la robe corsetée! Et ce n'est autre que maman Béatrice Massin! Elle danse, plus mécanique qu'esthétique, resserrant les boulons: sa nature, c'est cet endroit là de la danse, fragile, sans protection dans une langueur sensuelle et grave. Danse de pouvoir, nous conte-t-elle!

Rageuse interprète au regard conquérant, Lou Cantor campe ici son propre personnage en autofiction: c'est foudroyant comme une danse de guerre, de grimaces, de cris libérateurs sur des barricades de révolte. Terrienne, tellurique, essouffée en soutien-gorge jaune, la douceur reprend le dessus, la robe plissée git à terre, madone païenne en maillot jaune pour l'éternité!

LIRE L'ARTICLE EN LIGNE :

https://genevieve-charras.blogspot.com/2019/07/la-parenthese-la-danse-potron-minet.html?fbclid=IwAR2P2huPeDg336EvpWRht3_2TAsGmG2zrJq-eZixYBCUJIZCEKCD5i6WXIo

« Avec LOU, Michaël Phelippeau rend service à la danse, rend service à cette danse – et à tout le travail de Béatrice Massin – en offrant une nouvelle vision, trouvant les chemins pour remettre les enjeux sur le dessus, sans négliger l'humain : Lou qui danse... c'est subtil, intelligent, utile... »



Type here and press enter to search

[LE SPECTACLE DU JOUR](#) [J'Y VAIS/JE FUIS](#) [LE BUZZ DU FESTIVAL](#) [LE FIL DU FESTIVAL « IN »](#) [LE BRUIT DE LA BOUCHE](#) [LE BDO « TRIBUNE »](#) [CONTACTS](#)

« LA BELLE SEINE SAINT-DENIS », 2E PARTIE : LA DANSE SOUS SON MEILLEUR JOUR

Posted by [lefilduoff](#) on 17 juillet 2019 · [Laisser un commentaire](#)



LEBRUITDUOFF.COM – 17 juillet 2019

AVIGNON OFF 19. La belle Seine St Denis à Avignon – 3 spectacles : « We are not going back », « L'écho d'un infini », « Lou » – La Parenthèse – Du 14 au 19 juillet 2019 – 10h00.

Changement de décors. Après le 14 juillet, dans le Festival comme dans son OFF, les programmes changent, les lieux respirent d'autres énergies venues d'autres artistes qui se précipitent dans la gueule du loup pour rencontrer le public de ce festival... C'est le cas avec La belle Seine St Denis qui présente le matin dès 10h00 trois nouvelles – et passionnantes, disons le tout de suite – propositions à La Parenthèse.

La révolution est en marche !

La première, « **We are not going back** », nous vient de Mithkal Alzghair, un jeune danseur Syrien, remarqué lors du concours Danse élargie 2016 de Paris & Rennes et qui propose ici trente minutes de sa dernière création. C'est extrêmement fort. Trois danseurs, une femme, deux hommes, rentrent à cour. Ils avancent séparés. Ils gardent même une distance certaine entre eux. Ils avancent à pas lents, mains dans le dos puis mains devant, et encore. La danse se situe dans ces gestes là avant tout. Une musique orientale est en fond sonore. Petit à petit, les corps se rapprochent jusqu'à resté sérés, presque trop, comme étouffés, agglutinés... Les gestes des bras sont au-dessus de la tête, les mains levées... la paume dressée ou le point serré... Ils semblent repoussés par une force invisible mais violente... Ils finissent par montrer leurs bras, leurs jambes, une partie du corps, celle qui aurait reçu des coups, où il y aurait des traces. On ressent ce que l'on imagine être possible dans les manifestations de masse. Le ralenti des gestes est la source de la compréhension de la force de ce rejet. Les danseurs impriment dans notre propre corps cette sensation... On a même l'odeur des lacrimos, les larmes nous viennent, tout... C'est particulièrement puissant... Mithkal Alzghair donne une image à cette révolution en marche comme celle qu'on peut voir ici en France avec les gilets jaunes mais partout dans le monde et sans doute dans son propre pays, la Syrie.

Tendre colosse.

L'autre excellente surprise de ce nouveau programme est l'extrait de *L'écho d'un infini* que propose Sylvère Lamotte comme un avant-goût de sa future création... Et c'est sublime. Il commence dans le silence – tout relatif ! – de la cour de La parenthèse. Il entre, se couche au sol. Il est rejoint par une femme qui n'est autre de Brigitte Asselineau, importante danseuse et chorégraphe de la danse contemporaine française des années 80... Et ce géant qu'est Sylvère Lamotte – et qui a eu l'idée géniale de convier Brigitte Asselineau ici mais dans la future pièces Paco Decina et d'autres danseurs de tous âges – soulève sa partenaire avec une délicatesse stupéfiante. La danse qu'ils proposent est déliée, toute en apesanteur. Faite de torsions, de tensions partant du bras et les poussant dans l'air comme au sol ; ils offrent un pur moment de danse. Brigitte Asselineau, yeux fermés pose ses pas et bouge ses bras d'une façon si retenue que l'effet est sidérant, comme exécutés au ralenti. Sylvère Lamotte ne se satisfait pas de cette lenteur parfaitement maîtrisée, il donne des accents de rapidité avec un coup de pied rapide dans l'air, un mouvement du buste assumé et vif... Les images convoquées sont toutes à l'inverse comme ce porté ou l'enfant semble porter la mère blottie dans le creux du coup de son partenaire qui effectue une rotation qui magnifie le geste... Vers la fin seulement, la musique surgie alors que jusqu'ici rien n'avait soutenu le mouvement. Telle une brindille dans les mains de ce géant, Brigitte Asselineau tourne, se laisse aller dans l'air comme lorsqu'on joue à l'avion avec un enfant... C'est d'une pureté à tirer des larmes. Il faut voir ça et la pièce en entier...

Danse politique.

On a plaisir à retrouver, dans sa quasi maison, le chorégraphe adepte de la couleur jaune Michaël Phelippeau qui s'était fait remarquer ici même au Festival d'Avignon dès 2011 avec *Bi-portrait Yves C.* avec un ensemble de danse traditionnelle bretonne dont il faisait redécouvrir la force. Ici, il s'agit de *LOU*. Et Lou n'est pas n'importe qui. Elle est la fille de Béatrice Massin, l'une des plus grande spécialiste de danse baroque en France... et là, je vous vois, vous vous dites : ouh la ! ça va sentir la poussière et le pompon... C'est sans compter avec l'intelligence – bluffante, il faut le dire – de Michaël Phelippeau qui, mine de rien, nous apporte en trente minutes toute l'essence et le rôle de cette danse, y compris en nous en montrant toute sa modernité...

Lou rentre sur scène comme si elle arrivait de dehors, comme pour rentrer répéter son spectacle. Elle a un sac noir, et porte un pantalon de la même couleur et un sweet à capuche orange au dos duquel il est inscrit LOU. Elle prend une feuille – jaune, évidemment – sur laquelle, de notre place on distingue des signes, des traits... Elle prend un feutre fluo et trace au sol des axes qu'elle complète par des signes : sorte de grandes parenthèses, des accents et autres... Puis commence la profonde déconstruction de l'ensemble... Une fois sans musique, une fois avec la musique venant du portable, une fois sortant des enceintes... Ce sont *Les folies d'Espagne* de Lully qu'on entend. La danse qui est présentée date de 1700 ; en voix off ou en direct, Lou nous donne tout un tas d'indications. Fidèle à son principe de « portrait » humain et humanisé, Michael Phelippeau nous apporte des détails sur Lou. L'essentiel aussi, c'est qu'il nous donne à comprendre ce qu'à l'époque, représentait cette danse : un acte politique... et comme le dit Lou, comme Louis XIV était doué en danse et sans doute l'un des meilleurs de sa cour à l'époque, c'est à travers elle qu'il souhaite qu'on imagine la France... Pas grave, poignets dessus, pas de bourrée, opposition, emboîté, poignets dessous, tout ceci restera et sera prodigué dans l'Europe entière. Avec LOU, Michaël Phelippeau rend service à la danse, rend service à cette danse – et à tout le travail de Béatrice Massin – en offrant une nouvelle vision, trouvant les chemins pour remettre les enjeux sur le dessus, sans négliger l'humain : Lou qui danse... c'est subtil, intelligent, utile...

Beau programme donc qui montre la danse sous son meilleur jour... ne le ratez pas.

Emmanuel Serafini

Image : We are not going back de Mithkal Alzghair

LIRE L'ARTICLE EN LIGNE :

<https://lebruitduoff.com/2019/07/17/la-belle-seine-saint-denis-2e-partie-la-danse-sous-son-meilleur-jour/?fbclid=IwAR38cCX9gwNMfSeXjC7OYIlvTvt7OS3FwTAc6NcjYhwQopBXrU4wxIQWoVQ>

« Nous avons découvert Lou Cantor dans *La Belle au Bois Dormant* de Béatrice Massin. (...) Cette fois, elle est la nouvelle héroïne de Mickaël Phelippeau qui n'aime rien tant que tirer des portraits chorégraphiques des personnalités qu'il rencontre. »



la terrasse

La culture est une résistance à la distraction. Pascaline



THÉÂTRE DANSE JAZZ/MUSIQUES CLASSIQUE/OPÉRA AVIGNON EN SCÈNES HORS-SÉRIES FOCUS ARCHIVES AGENDA Q

AVIGNON - AGENDA

Lou de Mickaël Phelippeau



LA BELLE SCÈNE SAINT-DENIS /
LA PARENTHÈSE / CHOR.
MICKAËL PHELIPPEAU

Publié le 23 juin 2019 - N° 278

Quand une interprète emblématique rencontre le chorégraphe iconoclaste Mickaël Phelippeau, c'est l'occasion d'aller plus loin dans son expérience du corps et dans son histoire.

Nous avons découvert Lou Cantor dans *La Belle au Bois Dormant* de Béatrice Massin. Elle en avait l'âge et la fraîcheur, avec ses allures un peu sauvages, un peu garçonnes, à cheval entre les bonnes manières et l'effronterie d'une gamine qui n'a peur de rien. Cette fois, elle est la nouvelle héroïne de Mickaël Phelippeau qui n'aime rien tant que tirer des portraits chorégraphiques des personnalités qu'il rencontre. Mais cette fois il s'agit d'une commande. En effet, « pour l'ouverture de la *Fabrique des écritures Baroques et 25 ans après la création de la compagnie Fêtes Galantes, Béatrice Massin, entre autres spécialiste et chorégraphe en danse baroque, me propose de faire un portrait chorégraphique de Lou Cantor* » raconte Mickaël. Mais Lou n'est pas seulement une interprète de talent, elle est aussi la fille de Béatrice. Phelippeau se saisit de ce lien familial pour faire de son vécu l'élément central de cette histoire d'héritage, qu'il soit baroque ou filial, sur des airs de *Folies d'Espagne*, signées Lully, Corelli ou même Rachmaninov !

Agnès Izrine

LIRE L'ARTICLE EN LIGNE :

<https://www.journal-laterrasse.fr/lou-de-mickaël-phelippeau/>

«*Tendre et touchant, le portrait de Lou par le chorégraphe Mickaël Phelippeau (voir interview) offre aussi des moments intéressants sur les coulisses de la vie de danseuse, comme celui de la blessure.*»

seine saint denis

Catégories ▾

Seine
-Saint-
Denis
LE MAGAZINE



Festival | Danse | Tremblay-en-France | Saint-Ouen

« Lou », portrait de la jeune fille en robe

17 juillet 2019

Partager  

Dans ce portrait dansé, joué à la Belle Scène Saint-Denis, le chorégraphe Mickaël Phelippeau nous fait découvrir l'histoire de la danse baroque et ce qu'elle peut apporter à la modernité.

« Lou », c'est avant tout une histoire de passion. Celle, dévorante et familiale, d'une jeune femme pour la danse baroque, cette danse des 17^e et 18^e siècles portée à son faite par Lully, le musicien de Louis XIV. 27 ans que Lou Cantor baigne dans cette atmosphère et 7 ans qu'elle danse pour Les Fêtes Galantes, une compagnie de danse baroque basée à Alfortville.

Mais ne lui dites pas que la danse qu'elle s'est choisie semble bien poussiéreuse. « *Tout dépend comment on l'aborde : c'est sûr que si on ne regarde que le côté reconstitution historique, ça va paraître bien vieillot. Mais nous, à la compagnie Fêtes galantes, on essaye de faire dialoguer danse baroque et danse contemporaine.* »

Au début du spectacle, on voit ainsi Lou danser du baroque en habits de ville et tracer des signes kabbalistiques sur le sol. « *Ces signes, c'est ce qu'au XVIII^e siècle, on appelait la notation Feuillet, du nom d'un chorégraphe qui a imaginé ce système pour noter les pas des danseurs à côté de la partition. Ça rejoint des réflexions sur l'espace et le temps qui, pour le coup, sont très contemporaines* », explique la jeune femme.

Autre aspect moderne : le fait que la danse baroque soit aujourd'hui pratiquée par des femmes, « *quand à l'époque, seuls les hommes avaient le droit de la danser en public, cette danse étant aussi associée au pouvoir* ». Et Lou d'entrer sur scène dans une démonstration de « danse puissante » assez jouissive... Tendre et touchant, le portrait de Lou par le chorégraphe Mickaël Phelippeau (*voir interview*) offre aussi des moments intéressants sur les coulisses de la vie de danseuse, comme celui de la blessure. « *Juste avant que ne commence le travail avec Mickaël, je me suis blessée dans un spectacle. Pour moi qui suis en plus une danseuse assez physique, ça n'a pas été facile à accepter. Et la première fois que j'ai réussi à redanser aidée par ma mère, c'était sur Les Folies d'Espagne, une danse baroque assez douce* », raconte Lou dans le spectacle.

Avec sa mère ? Oui, car encore davantage qu'une histoire de passion, « Lou » est un beau moment de danse sur la transmission entre une mère et sa fille. La compagnie des Fêtes Galantes a en effet été fondée par Béatrice Massin, la mère de Lou, en 1993. « *Cela faisait 10 ans que j'étais interprète en danse contemporaine et je voulais me renouveler. C'est là que j'ai fait la connaissance de la chorégraphe Francine Lancelot, qui a redécouvert la danse baroque dans les années 80. J'ai immédiatement été séduite par la musicalité de cette danse et j'ai trouvé qu'elle pouvait être rapprochée des préoccupations de certains chorégraphes d'aujourd'hui* », témoigne ainsi Béatrice Massin.

Depuis 1993 - à peu de choses près, c'est la naissance de Lou - la compagnie des Fêtes Galantes s'efforce donc de faire dialoguer danse baroque et danse contemporaine dans des spectacles comme « Mass B ». Qu'on se rassure, il arrive aussi que mère et fille choisissent des chemins séparés : le prochain spectacle des Fêtes Galantes, « Abaca », sera ainsi un royaume pour 5 danseurs sans Lou, qui sort elle tout juste d'un travail avec une classe de primo-arrivants en Seine-Saint-Denis autour du baroque avec l'association « Citoyenneté jeunesse ». Il n'empêche : le fil entre elles est aussi solide que la canne de Jean-Baptiste Lully.

Christophe Lehoussé

Photos : ©Patrick Cockpit



Mickaël Phelippeau, premier à gauche, Lou Cantor et Béatrice Massin, 6e et 7e en partant de la gauche, à la Belle Scène Saint-Denis 2019

► "Lou", commande la compagnie Fêtes galantes à Mickaël Phelippeau- jusqu'au vendredi 19 juillet à Avignon

LIRE L'ARTICLE EN LIGNE :

<https://lemag.seinesaintdenis.fr/Lou-portrait-de-la-jeune-fille-en-robe?fbclid=IwAR1F7en71aCi4zvq8bX-H3PaFtGAj8-x75f6ZRw7dG3-qd0PTse992nz3Nk>

«La plus belle métamorphose de ce festival s'incarnait cependant en Lou de Mickaël Phelippeau, superbe réflexion sur la transmission des codes de la danse baroque, son tracé et sa survivance à travers les âges, jusqu'à devenir un langage chorégraphique contemporain.»



LA GAZETTE DES FESTIVALS

Théâtre, Danse, Musique, Cinéma, Arts plastiques, Livres, Culture

[f](#) [t](#) [i](#) [s](#) [e](#)

APPROPOS | ABOUT US | CONTACT


[CRITIQUES](#) [FORUM](#) [REPORTAGES](#) [FESTIVALS](#) [SUISSE](#) [ARCHIVES](#)
[Festivals](#) > DañsFabrik, festival de Brest

[DAÑSFABRIK](#) [REPORTAGES](#) [DANSE](#)

DañsFabrik, festival de Brest

Par Florence Filippi

10 mars 2020



« Lou » de Mickaël Phelippeau

Temps fort du calendrier culturel brestois, le festival DañsFabrik s'est déployé cette année du 2 au 7 mars dans les principaux espaces culturels de la ville, donnant la part belle à la scène performative belge et au dialogue entre la danse et les arts plastiques. D'apparence composite, la programmation de cette neuvième édition déclinait une thématique principale : celle de la déconstruction, manifeste dans la décomposition et la transformation des corps, ainsi que dans le déplacement des codes et le dérèglement des mouvements.

I/O N°109 - 05/03/2020



ANCIENS NUMÉROS



Fascinée par le caractère labile de la matière, la plasticienne Gwendoline Robin scrute la dimension métamorphique des corps solides et liquides dans une performance conçue autour du thème de la gravitation (« Gravitation 689g »). Passant de la combustion de la glace carbonique aux volutes d'une fumée doucement adressée aux spectateurs, Gwendoline Robin nous embarque dans un paysage lunaire en mouvement perpétuel, empli de paillettes effervescentes, de bouillons crépitant, et de cylindres en verre fracassants.

Dans la continuité de ce travail plastique, le festival était aussi l'occasion de découvrir la dernière création d'Olivier de Sagazan. Avec « Ainsi Sois moi », le metteur en scène s'emploie à faire résonner nos angoisses contemporaines dans un spectacle où les corps se frottent à leurs limites, tantôt puissants et monstrueux, tantôt misérables et exsangues. À bout de souffle, les six performeurs aux visages enfouis sous l'argile nous embarquent dans d'inquiétants tableaux, où les modèles des toiles de Francis Bacon semblent prendre vie, tantôt tordus de douleur ou perclus de plaisir, déformés, dépecés, défigurés. La sensation d'étouffement et de délitement des corps est communicative, par sa force de révélation d'une animalité et d'une violence sourdes, qui sévissent à tous les niveaux de notre corps social, et contaminent les derniers espaces de liberté.

Cette édition était également ponctuée d'instant de poésie suspendue, comme « The Gyre » de Tumbleweed, travaillant l'hypnose de la répétition à travers une marche chronométrée et millimétrée, ou le « Piano works Debussy », interprété par Lisbeth Gruwez et Claire Chevallier, qui explorent l'effacement des frontières entre la musique et le corps en mouvement. La plus belle métamorphose de ce festival s'incarnait cependant en « Lou » de Mickaël Phelippeau, superbe réflexion sur la transmission des codes de la danse baroque, son tracé et sa survivance à travers les âges, jusqu'à devenir un langage chorégraphique contemporain. Le spectacle, écrit pour la fascinante Lou Cantor, fille de la chorégraphe baroque Béatrice Massin, mêle récit autobiographique et écriture chorégraphique, histoire de la danse et parcours individuel. D'une sobriété efficace, la pièce se décline autour d'une phrase musicale des « Folies d'Espagne » de Lully, décomposée et recomposée au plateau. « Lou » nous offre le spectacle émouvant d'une interprète qui se construit, grandit et s'émancipe par le mouvement, aussi codifié soit-il, pour créer sa propre geste, guerrière et libératrice. À l'instar du jeune Roi Soleil, qui utilisait la danse comme manifestation de sa splendeur, Lou incorpore ce langage chorégraphique patrimonial et l'anime d'une flamme nouvelle, celle d'une femme puissante, véritable joyau brut.

«Parfait. Forcément parfait (maîtrise des rythmes, articulations des tableaux, dédoublement de voix off ou en réel, qualité toujours tenue du jeu...)»

Toute La Culture.

Spectacles > Danse > Femmes puissantes au Festival DañsFabrik de Brest

DANSE



Femmes puissantes au Festival DañsFabrik de Brest

10 MARS 2020 | PAR GERARD MAYEN

Betty Tchomanga et Mercedes Dassy imposent une terrible pugnacité dans une programmation généralement captivante.

Le Quartz de Brest est la première scène nationale de France (cent vingt mille spectateurs annuels, la moyenne hexagonale étant à quarante mille). Cela ne va pas sans un défilé de blockbusters tout au long de la saison dans sa salle gigantesque (mille cinq cent places). Cela va aussi avec DañsFabrik, un festival annuel au goût inimitable. Certes, ce n'est plus le grand rendez-vous national des bouleversements esthétiques qui s'autocélébraient au festival Antipodes. Tout simplement, vingt années se sont écoulées depuis. Aucun mouvement d'une acuité analogue ne se s'observe aujourd'hui dans le paysage chorégraphique.

Percevons donc la programmation de DañsFabrik comme un panorama de très bon ton de la création chorégraphique de toute qualité. C'est déjà pas mal. On l'apprécie d'autant que le Quartz s'apprête à fermer ses portes pour deux longues années de grands travaux dont ce blokhaus architectural a bien besoin. On l'apprécie encore plus lorsqu'on constate la fervente curiosité de son public nombreux, diversifié et sans manières, où il se trouve même qu'on entende converser en langue bretonne.

Un signe fort : alors qu'elle est de ces personnes à peau brune, que celles à peau crème (pas si blanche) désignent comme noires, Betty Tchomanga a passé au noir les parties laissées visibles de son propre corps. En se les appropriant et les redoublant, elle fait ainsi exploser les entendus racistes du blackface. Dans tout son solo Mascarades, elle s'invente en créature de soi, à travers une figure mythologique de Mami Watta, déesse des eaux. Essorée, sa performance scénique, sans concession, nous ramène à ce qu'il n'est aucune conception de soi-même qui n'en passe par un trafic, forcément politique, de représentations.

C'est peu de dire que celles de Betty Tchomanga sont déchirées, dans une vocalisation hâchée, surgie d'un corps compulsif, près de la transe dans la répétition des sauts, la compression respiratoire, indisciplinée par l'invasion de tous les plans et directions, non sans incandescence rhétorique de membres incantatoires. Entre souffrance et soulèvement grotesque, Mascarades explore un expressionnisme pour notre temps, puisant à une vigueur décoloniale la rage de composer un personnage féminin à rebours de toute sagesse d'assignations convenues. Encore un peu sinieuse au risque de s'enliser par instant, Mascarades possède les arguments pour porter fort et loin.

Il nous faut à présent avouer qu'I-Clit, de Mercedes Dassy, nous a refilé un coup de vieux. Cette artiste bruxelloise affiche un corps tout aussi marqué que le précédent, mais surgi d'un univers tout autre : c'est sur Internet – et rarement sur les scènes du service public de la culture, ce qui mériterait qu'on en parle... – que circulent les signes ultra-féminisés d'une culture populaire ultra-sexualisée, brassées au chaudron sensuel du R n B, du twerk ou du krump. Or, paradoxe, plus ces formes semblent assigner le sujet féminin au rôle d'objet sexuel, plus certaines jeunes femmes y recourent comme supports d'intransigeante affirmation, tandis que des Beyonce, des Rihanna, de dédaignent pas la référence féministe.

Pure récupération par l'entertainment de la culture de masse néo-libérale ? Ou composition hyperbolique de postures furieusement ingouvernables ? Très savante en ces choses – ce qui n'était pas le cas de notre regard, hélas... – la force de Mercedes Dassy réside dans l'intimité et la proximité du solo. Elle va visiter ces codes, souvent les isoler, les questionner, le faire au plus près de son engagement le plus personnel d'artiste de la danse contemporaine savante.

Si puissant soit le régime despotique des images usuelles, c'est une personne qui nous revient, dans sa fragilité de présence. Lorsqu'elle cale un écran d'ordinateur dans l'encoignure de son entrejambe, lorsqu'elle fait défiler, à cet endroit là, un montage complexe, échevelé, d'images énigmatiques, elle répand le trouble de constater comment toute représentation s'arrime et fouille aussi au plus intime. Même sans qu'on sache presque rien du monde dont elle nous parle, Mercedes Dassy nous rapproche des tensions extrêmes qui l'animent. Cela alerte.

Rapprochement osé – concédons-le – pour en venir à présent à Lou, un nouveau portrait chorégraphique par Mickaël Phelippeau. Parfait. Forcément parfait (maîtrise des rythmes, articulations des tableaux, dédoublement de voix off ou en réel, qualité toujours tenue du jeu...). Cela sur un sujet en or : Lou est une danseuse baroque contemporaine. Elle vient non pas danser de la danse baroque, mais danser son rapport contemporain à la danse baroque. Cela va jusqu'à questionner les significations politiques très discutables de ce genre historiquement cheville à la toute-puissance monarchique.

Oui mais voilà : on ne dit jamais rien de fort sur un sujet rugueux, si on transmet ce message à travers des formes lisses. Il se trouve que Lou est la fille de l'admirable Béatrice Massin, qui a forgé ce renouveau contemporain de l'apport baroque. La voici qui rejoint sa fille sur scène. C'est donc question de filiations, de transmissions. A notre avis : forcément aussi de tensions, de doutes, de contradictions.

Il se trouve que la relation entre cette mère et cette fille baigne apparemment dans une grande sérénité. On en est ravi. Mais on aimerait tellement être épargné par l'affichage scénique de sourires satisfaits, dignes d'un feuilleton familial américain, aux limites de l'obscène. Sourires ici significatifs d'une danse française à jamais sage et inoffensive. Phelippeau est convaincu que le monde doit se montrer aimable. Or il ne l'est pas.

Une déception assez voisine a marqué notre réception d'Eighteen, de Thierry Micouin. Ce duo est lui aussi axé sur la relation filiale, père-fille. C'est encore un sujet en or : il est vite établi sur scène que ce papa est homosexuel, au regard de quoi c'est une relation hyper épanouie et tonique qui se montre avec Ilana, âgée de vingt ans. Rattrapé par l'actualité encore plus aiguë, Thierry Micouin évoque ce moment où, tentée par les choses de la scène, sa fillette jouait de codes très sexualisés, au point qu'il s'en trouvât lui-même accusé de pédophilie.

Le sujet est explosif. La pièce l'aborde de manière heureusement légère, par exemple à travers un détournement croustillant et furieusement décapant du Jeu des sept familles, « pour tous » (avec toute la veulerie homophobe de ce mouvement). Mais enfin c'est trop léger, cette fois surtout par faiblesse dramaturgique, traduite sur le mode de l'album de souvenirs (« dis, tu te souviens, la fois où... ? »). C'en est d'une indigence gênante, lorsque le danseur revient sur des pièces dont il fut partie prenante, Fruits de Diverrès, Tragédie de Dubois, Levée des conflits de Charmatz. Soit autant de monuments de la danse contemporaine française, mais décidément bien malade quand il ne trouve à nous en restituer que des anecdotes de coulisses.

Il est parfois très bienvenu de se retrouver en position de spectateur un peu naïf. Ainsi peut-on être critique de danse, mais demeurer plutôt inculte en musique classique. Alors, juste apprécier l'éclatante respiration des pièces pour piano de Claude Debussy, qu'interprète merveilleusement Claire Chevallier sur la grande scène du Quartz. Plus étonnamment, on peut être critique tout contemporain de danse, et, par exception, ne pas avoir suivi très précisément le parcours de la fameuse Lisbeth Gruwetz.

C'est ainsi qu'on s'épargne la frustration de nombre de professionnels qui semblent trouver son Piano Works Debussy pas assez ceci et un peu trop cela, au regard de ce qu'il faudrait en attendre, compte tenu de ses hauts faits antérieurs. Non contraint par ces références, il nous a semblé que la dialogue entre la danseuse et l'instrumentiste baignait tout entier dans un jeu de l'écart, l'entre-deux, leur réverbération réciproque, au cœur d'une scénographie de sobriété somptueuse, rendant toute justice à cette phrase du compositeur en son temps : « La musique est l'espace entre les notes ».

Et on aimerait encore parler de la merveilleuse mécanique répétitive minimaliste du duo The Gyre – mais trahi par un rien de naïveté dramaturgique, au final. Et de l'ambitieux, impressionnant, débordement d'Olivier de Sagazan, dans Ainsi sois moi – hélas encombré d'une surenchère linéaire d'effets qui émoussent sa radicalité ; un défaut déjà perceptible dans Transfiguration, sa célèbre performance fondatrice, jouée trois cents fois dans le monde. Enfin on serait gravement coupable de ne pas noircir au moins deux lignes pour mentionner l'expérience hyper aiguë de densification du temps et de l'espace, que génère l'installation performative, magique et méditative, de Gwendoline Robin dans Gravitation 6899.

Alors oui : un sacré tour d'horizons que ce DañsFabrik 2020.

Gérard MAYEN

Spectacles vus les 4 et 5 mars dans diverses salles de Brest (festival DañsFabrik – Le Quartz et partenaires).

«C'est beau, c'est captivant.»

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES



Une journée très panachée à DañsFabrik

Publié le 5 mars 2020

A Brest, la neuvième édition du festival de danse, impulsé par le Quartz, scène nationale, fait carton plein. Avec pas moins de 20 événements, disséminés dans différents lieux culturels de la ville, la manifestation, qui, cette année, met à l'honneur la création belge, fait le grand écart entre néoclassique, contemporain et performance pure. **Tout un programme !**

Temps gris, froid et pluvieux sur la ville de Brest. Pas une météo à rester dehors. Cela tombe bien le DañsFabrik a pensé à tout en égrenant, le long des six jours que dure le festival, différentes animations et spectacles en tout genre. Aux quatre coins de la ville, de l'espace de création **Mac Orlan** au **Cabaret Vauban** en passant par le centre d'Art contemporain **La Passerelle** et le Quartz, véritable centre névralgique des festivités, c'est toute la cité qui se met aux couleurs de la danse. Et cela lui réussit plutôt bien. Les festivaliers de tout âge sont au rendez-vous.

Du baroque revisité

Pas le temps de s'attarder, Lou Cantor nous attend au studio de danse du Quartz. Fille de Béatrice



Massin, grande spécialiste française de la danse baroque, elle se laisse guider par l'écriture chorégraphique de Mickaël Phelippeau, qui a conçu cette pièce pour elle, afin de mettre en lumière sa présence scénique incroyable sa capacité de d'inscrire dans le monde d'aujourd'hui les danses du XVIIe siècle. Visage rappelant *La Belle Nani* de Véronèse, elle darde d'un regard déterminé la salle. Ancrée dans le sol, c'est une guerrière des temps modernes. Elle dessine sur le sol un plan de bataille, le schéma des pas qu'elle va exécuter. Inlassablement, elle reprend son ouvrage y ajoutant à chaque fois un nouvel élément, un geste, un mouvement. C'est beau, c'est captivant. Rappelant l'importance politique de ce type de danse sous le règne de Louis XIV – que jadis seuls les hommes avaient le droit d'interpréter –, la jeune Lou transcende le style avec une belle énergie, une grâce autant masculine que féminine. L'ombre n'est clairement pas pour elle.

«DanseFabrik aura donc commencé sur un air baroque avec Lou nouveau portrait dansé de Mickaël Phelippeau habitué du genre. Lou comme Lou Cantor interprète repérée auprès de Béatrice Massin. Elle trace au sol sa « belle danse », explique le pourquoi de son présent, s’amuse d’une robe façon corset par-dessus un jean. On aime la belle énergie autant que la fragilité qui se dégage sous nos yeux, sa façon désinvolte de siffler Lully. Tout est juste.»

sceneweb.fr

l'actualité du spectacle vivant

[À LA UNE](#)[LES CRITIQUES](#)[LES INTERVIEWS](#)[EN BREF](#)[THÈMES](#)[FESTIVAL D'AVIGNON](#)[FESTIVALS](#)[🔍](#)[Vous êtes ici : Accueil / Actu / A Brest, DansFabrik prend le large](#)

A Brest, DansFabrik prend le large

6 mars 2020 / dans Actu, Brest, Danse / par Philippe Noisette



Angela Rabaglio et Micaël Florentz photo Florian Bertschinger

Le festival initié par le Quartz met la danse au pluriel. Dans cette 9^e édition on y croise Angela Rabaglio et Micaël Florentz, Mickaël Phelippeau, Gwendoline Robin et Lisbeth Gruwez qui est artiste associée au Quartz. Compte-rendu de saison.

DansFabrik aura donc commencé sur un air baroque avec Lou nouveau portrait dansé de Mickaël Phelippeau habitué du genre. Lou comme Lou Cantor interprète repérée auprès de Béatrice Massin. Elle trace au sol sa « belle danse », explique le pourquoi de son présent, s’amuse d’une robe façon corset enfilée par-dessus un jean. On aime la belle énergie autant que la fragilité qui se dégage sous nos yeux, sa façon désinvolte de siffler Lully. Tout est juste. Dommage que le rapport à sa mère, Béatrice Massin, présente sur le plateau un bref instant, détourne ce solo vers un excès de sentimentalisme. Mais Lou s’offre au final une échappée belle bienvenue.

Dans les sous-sols du Quartz de Brest on se pressait pour découvrir le tandem **Angela Rabaglio** et **Micaël Florentz** dans *The Gyre*. Variation autour de la marche cette pièce trouble par l'excellence des danseurs pris dans un mouvement quasi continu. Graviter autour de l'autre, jusqu'à tomber à ses pieds, dans une pénombre apaisée. Dans le sillage d'un Daniel Linehan (*Not About Everything* d'excellente mémoire) ou d'Alessandro Sciarroni Angela Rabaglio et Micaël Florentz se trouvent pris dans un tourbillon d'émotions. Maîtrise du geste -un peu trop-, entente des corps, *The Gyre* fait l'effet d'une course sans fin. **Première création de la compagnie Tumbleweed –nom donné aux Etats-Unis à ces buissons s'envolant- cette chorégraphie toute de gravitation ne laissera personne indifférent.**

Il était également question de Gravitation dans la performance de Gwendoline Robin à la Passerelle Centre d'art.

Imaginez une comète tombée sur Brest et vous avez, pour faire court, une idée de la dimension poétique de cet objet performatif. Saisissant. Plus en tout cas que le solo de Lisbeth Gruwez, artiste associée du Quartz, sobrement intitulé *Piano Works Debussy*. Plus habituée aux sons du monde actuel –Bob Dylan, la voix d'un prédicateur américain- Gruwez dialogue cette fois avec la musique de Claude Debussy jouée live par Claire Chevalier. **Beau travail des bras comme pris dans de larges manches, tentative de s'élever du sol Lisbeth Gruwez rappelle la grande interprète qu'elle est.** Mais les notes de Debussy paraissent vivre leur vie reléguant la danse comme en arrière-plan. Rien de déplaisant pour autant, juste une impression de rendez-vous manqué. On comprend dès lors pourquoi Debussy est si peu prisé des chorégraphes contemporains. Son *Faune* mis à part. On rêve quand même de ce qu'une artiste comme Anne Teresa De Keersmaeker pourrait faire de ces pièces pour piano. DansFabrik se poursuit jusqu'au 7 mars.

Philippe Noisette – www.sceneweb.fr

LOU EN TOURNÉE

Création 2018

Retrouvez toutes les dates en ligne :

www.fetesgalantes.com/agenda

Fêtes galantes est subventionnée par Le Ministère de la Culture-DRAC Île de France au titre de l'aide aux compagnies conventionnées, La Région Île de France pour l'aide à la Permanence Artistique et culturelle et par le Département du Val de Marne pour l'aide au fonctionnement.

CONTACT PRODUCTION

Fêtes Galantes – Béatrice Massin
2 bis rue des Camélias - 94140 Alfortville

Production – Catherine Monaldi
Tél : + 33 9 81 04 50 50 / + 33 6 80 22 62 37
production@fetesgalantes.com